

Les Rois mages (extrait)

Ils marchaient tous les trois sur le boulevard, chaque jour, accordant leurs pas à celui d'une bête aux pattes convexes, un chien unique qu'ils avaient élevé ensemble et que, depuis, ils se partageaient. Dans le quartier, on les appelait les Rois mages.

Jaune, trapu et, le temps aidant, un peu dur de la feuille : le chien, c'était zanzibar. Entre guillemets, les trois hommes avançaient, comme des citations vivantes, des parcelles d'éternité. Celui du milieu, plus petit que les deux autres, très droit, tenant la laisse, tenant le cap, tournant régulièrement ses lunettes vers le ciel pour contrôler sa position. Celui de gauche, lui aussi absorbé par les choses d'en haut, et le buste ployé vers le pilier du centre, attentif à ses observations, parfois se penchant au point de perdre l'équilibre. Celui de droite, à peu près symétrique mais résolument chauve - la chute était intervenue de façon brutale, spectaculaire. Des années plus tard, il avait encore l'impression que sur sa tête s'était greffé le crâne de quelqu'un d'autre.

Ils s'étaient rencontrés à l'internat, maintenant ils étaient vieux. On se demandait ce qu'ils pouvaient bien faire, toute la journée, en dehors du quartier. Souvent, on les voyait rire. Ils entrouvraient la bouche et secouaient leur main libre devant eux, à plat, comme s'ils cherchaient à essuyer leurs ombres. Zanzibar en profitait pour renifler les platanes. Et toujours arrivait le moment où il fallait traverser le boulevard - une aubaine pour les âmes de bonne volonté. Dès que les trois hommes changeaient l'angle de leur trajectoire, pivotant d'un quart de tour pour faire face aux voitures, les passants en présence se mobilisaient. Ils s'apprêtaient à intervenir, mais voilà que leurs proies s'élançaient, le nez en l'air, sur la chaussée. Obéissant à un rituel dont ils étaient les seuls à connaître la signification, ils s'arrêtaient en plein milieu du boulevard, comme s'ils se trouvaient devant un mur bien réel pour eux, mais invisible pour le commun des mortels. Leurs chaussures s'immobilisaient sur une même ligne. Les voitures pilaient. Klaxon, protestations. Zanzibar y allait de son couplet. Les souliers repartaient, pied droit, pied gauche, sans se soucier. On était soulagé lorsqu'ils abordaient la terre ferme, de l'autre côté. Soulagé et, par-devers soi, furieux de rester avec sa B.A. du jour sur les bras, mais que dire ? Les Rois mages étaient techniquement courtois, irréprochables en vérité.

Courtois et se foutant du monde, disait le marchand de journaux qui les observait de son kiosque.